

A photograph of a man in profile, facing right. He is wearing a wide-brimmed straw hat and a white long-sleeved shirt with a white sash or bag slung over his shoulder. He is gesturing with both hands, palms facing each other, as if speaking or explaining something. The background is a clear blue sky and a greenish sea or field. The image has a slightly grainy texture.

Nacer Khemir

Le Livre des marges

Les éditions de l'œil

p. 4 **NACER KHEMIR, UN RÔDEUR DE NUIT** – Préface de Guy Chapouillié

p. 10 **QU'EST-CE QU'ON FAIT MAINTENANT ?**

p. 13 **I. « DE L'ESPOIR À EN PLEURER DE RAGE »**

p. 85 **II. PAR OÙ COMMENCER ?**

NACER KHEMIR, UN RÔDEUR DE NUIT

—

Préface de Guy Chapouillié,
Professeur émérite des
Universités et cinéaste

Lorsque je rentre pour la première fois dans sa maison de Tunis, je sens le souffle d'une lumière qui me réchauffe le cœur et m'échauffe l'esprit. La cour intérieure est un ciel inversé d'où part un enchaînement labyrinthique de pièces, de couloirs et d'escaliers dans un parcours fertile car, à chaque coin, à chaque coude de couloirs, à chaque fenêtre, à chaque marche, j'ai rendez-vous avec un autre parfum, une autre couleur, une nouvelle émotion, jusqu'au partage d'un repas où triomphe le raffinement d'une gastronomie simple qui sonde jusqu'aux plus profondes nuances de mon goût. C'est un lieu de vie, c'est un atelier, c'est un espace de rencontres propice à la conversation ordinaire. Nacer Khemir est un hospitalier qui accueille pour écouter et se livrer ; il a le souci de transmettre son expérience pour l'éprouver, surtout aux jeunes cinéastes tunisiens auxquels il aime rappeler que *lui leur aîné, a toujours « bricolé » pour faire ses films et que faire un film est une aventure qui engage tout l'être avec la dépense d'une énergie de tous les instants.* Il me fait penser alors à Andreï Tarkovski pour qui il ne peut y avoir de différence entre le film, le travail, le cinéma et le quotidien : là est l'essentiel où le cinéma fait partie des gestes de vie. S'il est commun de dire que le cinéaste est un artiste, comme un peintre ou un musicien, qui doit se donner entièrement à son art, Nacer se donne entièrement à la vie, sur tous ses fronts, de l'art en premier.

Assis à côté de lui, dans l'espace intime d'une parole confiée du bout des lèvres, dans la douceur d'une voix qui sculpte les mots, leur rend leur identité, leur sonorité, je n'ai aucune peine à faire le vide en moi pour recevoir au mieux ce qui s'approche d'une offrande.

Dans le murmure distinct de nos voix, il me

présente la maquette d'un livre qui vient comme une protestation ou plutôt une autre manière de faire vivre des films blessés par leur non-diffusion. C'est cela le livre dont vous lisez la préface : un multi-écrans d'un nouveau genre pour rapprocher son premier film *L'Histoire du Pays du Bon Dieu*, sorti en 1975, de *Par où commencer ?*, réalisé en 2015. Je ne sais s'il s'agit d'une mise en perspective de son œuvre, mais je peux dire qu'il s'agit d'une procédure que lui seul peut mener à bien, qui réunit ses gestes d'écriture, de peinture, de cadrage, de parole. J'ai dans mes mains l'objet d'un homme complet, étincelant de nouveautés, qui rejoint l'aventure de certains scripteurs qui, de tout temps, ont noté des apophtegmes, des sentences, des remarques, dans la marge des livres écrits par d'autres. Ici, Nacer Khemir est son propre scripteur, un retour éclairé sur les processus de réalisations au risque de l'oubli, mais toujours avec le souci d'aller plus profond, plus fécond.

Pour lui, c'est clair : quarante ans après, il constate que *Le Pays du Bon Dieu* n'était peut-être pas le meilleur moyen de faire naître une réflexion sur le pays, et que c'est pour cela qu'il réalise, avec de très petits moyens, *Par où commencer ?*. Mais dans l'entre deux, loin de toute inertie, il n'a pas cessé de faire des films qui lui ont donné une incontestable autorité en cinéma. J'ai beaucoup appris de sa trilogie sur le désert où s'est façonnée et affirmée une lumière qui concourt à creuser et ranimer l'histoire d'une civilisation où chaque grain de sable aurait une histoire à raconter ou bien une question à poser ; dans *Le collier perdu de la colombe*, il se demande pourquoi au XX^e siècle la culture arabe avait au cœur le thème de l'amour et que, dix siècles après, l'amour est banni de notre

société. Il voit là un abandon progressif de l'héritage que lui tend une civilisation orale venue de la terre ancienne dont il est urgent de faire l'inventaire. C'est pour cela qu'il a choisi, au sein de sa génération, de tenir le rôle d'héritier dont les films émergent de vague en vague telles des vagues que d'autres vagues complètent, interrogent, prolongent, sans jamais omettre de les nourrir de ces contes antiques, véritables phares du passé, qui exhalent le bon sens populaire. Il en sait des histoires et il sait les raconter à me faire venir des larmes de joie. J'ai une préférence pour *L'Ogresse*, un recueil de sept contes mystérieux, où le geste d'une petite fille qui fait basculer l'Ogresse dans le feu montre le chemin du renversement de l'oppression par la jeunesse.

Ce livre qui nous met au cœur de son travail de va-et-vient, de tressage et de frictions d'époques, de lieux, est un feuilleté de trois couches qui ressemble étrangement à l'organisation que je recommande à mes étudiants pour rendre compte de leur création-recherche. Chaque page est divisée en trois parties : le haut est consacré au texte du film, puis le bas pour la description d'un éclairage direct sur le processus de fabrication du film avec des annotations lumineuses qui nourrissent et perturbent la relation des opérateurs filmiques et enfin la partie intermédiaire est consacrée aux imagettes qui sont à la fois issues du film et autres que le film. C'est un soleil levant dont chacune des pages que je tourne et que je consulte m'échauffe la tête. Au fond, nous avons là un produit composite qui dépasse la qualité de la simple somme des parties par la mise en œuvre de rapports subtils due à une intelligence qui ne sépare plus l'art de l'écriture.

Au fond, ni film ni texte, mais une autre écriture, une gerbe nouvelle dont la lecture devient une relecture tellement je croise, recroise et met en correspondance les trois strates de signes. Une lecture qui résiste, insiste et m'invite à suivre le regard profond de l'auteur au cœur d'une sorte de mosaïque où la confrontation des figures et de l'écriture introduit un écart tonique et productif en rappelant que tout signe, qu'il soit plus ou moins éloigné de ce qu'il signifie, est un signe à ne jamais négliger. Autrement dit, pas d'illustration du texte, pas de description de l'image, mais une nouvelle mise en œuvre qui donne des idées et nous aide à trouver la clé pour mieux transmettre et transformer ce qui représente le centre de gravité de l'œuvre de Nacer Khemir, l'enfance, fer de lance de la pulsion créatrice d'un peuple sur le chemin du bonheur.

Si être moderne c'est combattre, alors Nacer Khemir est moderne, il est témoin et acteur clairvoyant de son temps, il ne néglige pas la surface des choses, mais les ausculte au plus profond, là où les yeux ne suffisent plus : il est un rôdeur de nuit qui éclaire les jours. Pour lui, la bataille n'est pas à venir, il l'a déjà engagée pour que *la jeune génération occupe une position-charnière entre un héritage culturel traditionnel et un avenir qu'elle aura à inventer. Les valeurs traditionnelles qui investissent le langage quotidien brident la faculté d'innover, de créer. Il importe donc de faire évoluer le langage, de donner à ces jeunes les moyens d'expression propres à faire éclater le carcan des contraintes sociolinguistiques et à rendre le pouvoir à l'imagination.* Ainsi, entre une voie continue et une voie de rupture, mi-sauvage et mi-domestique, il veut faire bouger les contraintes de la culture établie et affirmer une autre morale contre les coutumes morales

qui briment. Il nous invite dans son livre comme dans la maison d'un peuple endormi qu'il regarde selon une vision prismatique afin de le montrer sous plusieurs angles à la fois, à des distances différentes et de multiples moments de son processus de représentation. C'est à moi, à vous lecteurs, de trouver les chemins de traverses qui pénètrent le sens de son travail. Cette approche est une leçon d'humilité en quête du sens, loin de toute certitude et de tout dogme, une authentique invitation à la prudence et à l'exercice libre de la pensée qui seule peut nous ouvrir sur le nouveau. Nacer Khemir s'entretient en état de crise, car il est conscient d'être double, à la fois le fruit de la culture et celui qui se fait contre elle puisqu'il proteste contre l'oubli de certaines forces de cette culture : *C'est terrible pour un pays de perdre ses couleurs. D'ailleurs, autre chose, en Tunisie, il n'y a plus de teinturiers. C'est encore un autre signe d'avoir perdu ses couleurs.* Autrement dit, pour lui, la rupture n'est pas toujours un abandon et la nouveauté aura besoin du maintien autour d'elle de la mémoire du continuum pour marquer sa différence et sa complémentarité parfois.

La vérité de ce livre, c'est le livre lui-même, dont les interactions de textes et d'imagettes proposent une superposition féconde et jubilatoire des temps, de la mise en œuvre des films jusqu'à leur diffusion. De lecteur intrigué, je me suis senti devenir un voyageur en état de grâce, soucieux d'un retour vers *Le Pays du bon Dieu et Par où commencer*, tel Hermès le vagabond qui se joue des habitudes, efface les frontières des âges de ces deux réalisations, éclairé par ce livre qui ne donne pas de clé, mais qui nettoie les yeux et les oreilles. Au fond, en le lisant je me suis senti de plus en plus hors d'atteinte

comme dans une salle de cinéma lorsque je suis passionné par un film ou comme dans un avion, passager d'un temps apaisant, et j'ai découvert à quel point ils étaient indissociables et qu'ils se parlaient. J'ai éprouvé là le désir aigu de les revisiter, pour évaluer la portée de ce livre.

Et la visite est une confirmation. Ils se parlent vraiment tel un triomphe de la parole en film puisque, chacun le sait, la parole est un ensemble de choses mises en scène, je dirais même de mises en chaîne des images et des sons. C'est un dialogue au croisement de la tradition orale des Tunisiens avec le rappel de nombreux contes chargés de transmettre une histoire, une appartenance et avec la figure récurrente de l'ogresse qui opprime et censure. Le peuple est parlé, mais parle peu. Pourtant les scènes sont belles, bigarrées, d'un peuple qui marche, qui chevauche, qui échange, qui joue, qui pêche, qui produit des richesses dont il ne profite pas. Le peuple danse s'il est heureux, chante s'il est malheureux, enlève ses chaussures pour traverser l'oued, chasse la grenouille blanche, promesse de la réussite, en vain, et rêve d'un pays où l'homme et la femme vivraient, mangeraient, danseraient vraiment ensemble, une utopie à laquelle le bon Dieu ne répond pas. C'est un film annonciateur de la révolution par la liberté d'expression de la jeunesse avec des fresques sur les murs de la ville et par la destitution de l'ogresse, brûlée sur la place publique, une forme incandescente de la liberté. Néanmoins les contes reviennent où l'ogresse ressuscite souvent pour incarner l'immobilisme tels ces enfants qui se réveillèrent un jour avec un rêve de vie que personne ne voulut entendre ou bien diffuser à l'exception d'une ogresse, gardienne de jardin, qui leur permettrait de

raconter le rêve à condition que personne ne l'entende.

C'est à ce point de blocage que commence le second film *Par où commencer*, par la nécessité de diffuser un rêve, une sorte d'utopie non pas irréalisable, mais irréalisée : le programme d'un régime qui ferait place aux conflits, à la négociation, où la participation à la décision serait maximale avec un pacte de répartition des richesses à l'avantage de tous. Pour être entendue, elle ne sera pas racontée dans un jardin dirigé par une ogresse, mais par le canal d'une émission de radio *Si j'étais Ministre*, dans un pays encore animé par la liberté d'expression et l'élan révolutionnaire. D'une délicatesse et d'une grâce fragiles invitant à de tendres égards, la journaliste installe la confiance et murmure du bout des lèvres : *par où commencer* ? Le rouge dominant du studio annonce la chaleur de la nuit. Nacer Khemir qui ne voit pas la culture sans l'éducation, sans la jeunesse propose de faire un Ministère de la civilisation pour rétablir l'enfant dans son droit. Mais que doit ce pays à un enfant de dix ans ? Il lui doit une culture qui le protège des aléas du monde. Il lui doit de l'introduire au langage, le levier de l'imaginaire mais aussi de la démocratie. Pour présenter son programme, il choisit le principe d'un abécédaire dont la pratique remonte aux écrits les plus anciens, mais qui aujourd'hui sont écrits principalement pour les enfants et accessoirement par des philosophes. La lettre A est une ouverture sur l'Art dont la qualité serait de donner l'espoir mais vite suivi de l'Arbre dont il est dit que rien ne ressemble plus à l'Arbre que l'identité, une identité qui est quelque chose de vivant, pas de stable, à soigner, à cultiver pour aller vers la lumière. La radio est un choix génial, car l'émission est un phare dans la nuit qui

invite à rêver ensemble. Partout et pour tous, Nacer Khemir redevient un Rôdeur de nuit dont les paroles ouvrent grand les yeux. Un automobiliste, l'ami de la journaliste, écoute ou surveille dans sa voiture puis à l'arrêt, au risque d'une rumeur capricieuse de la ville qui parfois masque la voix radiophonique qui pourtant résiste et se répand vers une femme qui écoute sur une terrasse au-dessus de la ville où circule la voix de Nacer. Elle allume une cigarette et nous passons à la lettre B, celle de la Beauté. Je ne sais si la beauté fait découvrir la part du ciel qui est en nous, mais le tissage qui commence entre la parole de Nacer et la femme qui écoute chez elle est un entrelacs qui me fait changer progressivement d'état vers l'apesanteur. Oui, j'assiste à la naissance et au développement d'une forme rare de beauté grâce à la subtile relation qui se noue entre la parole du programme émancipateur et la beauté d'une femme dans tous ses états. Elle marche, elle va s'asseoir, se penche, elle se regarde, retouche son visage, c'est une symphonie de gestes d'une rare beauté. Drapée dans un mince voile blanc qui révèle plus qu'il ne cache la peau, et qui souligne les formes à la fois pleines et harmonieuses de son corps. Je pense à la Tanit des Carthaginois gage de fertilité et je vois cette femme comme l'incarnation de l'émancipation, une nouvelle déesse tutélaire de la Tunisie. *Par où commencer ?* n'est pas qu'un début, c'est aussi une fin, le tissage d'une forme de beauté intégrale ensemencée par le croisement de la voix de l'utopie réalisable et la gestuelle féconde de l'auditrice. Ce livre m'a donné envie de revoir les films dont il est issu et j'en suis bouleversé. Mais ces films m'ont donné aussi l'envie de le relire car ils dégagent un rapport au monde singulier que le livre invite à prolonger et

approfondir. J'invite tout lecteur à faire ce va-et-vient qui fait dialoguer la pensée manuelle et la pensée verbale pour dégager la clarté que seul un rôdeur nocturne est capable d'émettre. Nacer Khemir est un artiste qui creuse tout en caressant. Il sait qu'il est témoin mais aussi acteur de son temps, sans faux-semblants, et ses questions, ses propositions, ce livre et ses films ont, à la fois, la douceur et l'acidité de grenades aux graines fécondes. Cela m'a donné de l'espoir et invité à ne jamais cesser d'ausculter, en largeur, en longueur et en profondeur.

Ce livre est une nouveauté qui dépasse le monde des phénomènes premiers pour nous inviter à fréquenter celui des idées, des essences, sans lequel la réception, la lecture, ne seraient pas ce qu'elles sont. Un livre qui ravive le désir de connaissances et de cinéma.

Nacer Khemir
LE LIVRE DES MARGES

« Ce livre vient comme une protestation, ou plutôt une autre manière de faire vivre des films blessés par leur non-diffusion. C'est cela : un multi-écrans d'un nouveau genre pour rapprocher le premier film de Nacer Khemir, *L'Histoire du Pays du Bon Dieu*, sorti en 1975, de *Par où commencer ?*, réalisé en 2015. C'est une procédure que lui seul peut mener à bien, qui réunit ses gestes d'écriture, de peinture, de cadrage, de parole. L'objet d'un homme complet, étincelant de nouveautés, qui rejoint l'aventure de certains scripteurs qui, de tout temps, ont noté des apophtegmes, des sentences, des remarques, dans la marge des livres écrits par d'autres.

Pour Khemir, c'est clair : quarante ans après, il constate que *L'Histoire du Pays du Bon Dieu* n'était peut-être pas le meilleur moyen de faire naître une réflexion sur son pays, la Tunisie, et c'est pour cela qu'il réalise *Par où commencer ?* Mais dans l'entre-deux, loin de toute inertie, il n'a pas cessé de faire des films qui lui ont donné une incontestable autorité en cinéma.

Le Livre des marges est une nouvelle mise en œuvre qui donne des idées et aide à trouver la clé pour mieux transmettre et transformer ce qui représente le centre de gravité de l'œuvre de Nacer Khemir, l'enfance, fer de lance de la pulsion créatrice d'un peuple sur le chemin du bonheur. »

Guy Chapouillié

Inclus dans le livre :
les DVD de *L'Histoire du Pays du Bon Dieu*
(1975, 51 minutes) et *Par où commencer ?*
(2015, 69 minutes), deux films de Nacer Khemir

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE



Les éditeurs de l'œil — isbn : 978-2-35137-276-0 — 30,00 €